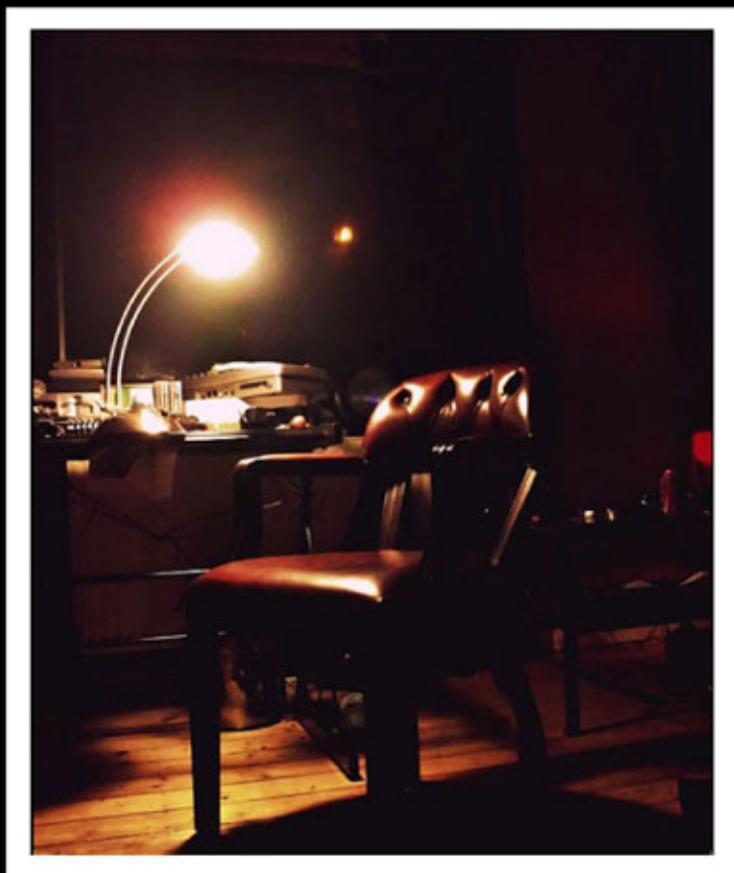


Chloé Saffy

ADORE



DOMINIQUE LEROY ebook



De la même auteure :

Chez le même éditeur, disponibles en version numérique
(cliquer sur le lien pour atteindre la fiche de l'ouvrage) :

Invitation au Manoir, avec Emma Cavalier, (Collection e-ros, 2013)

Aux éditions La Musardine

Insieme in Osez... 20 histoires de fellation, 2010

Aux éditions Léo Scheer,

« *Dirt* », « *Paranoïa Agent* » et « *Sauvés par le gong* » in
Écrivains en séries : un guide des séries télé 1948-2008,
Collectif, 2009

Adore, 2009 (Dominique Leroy, 2013 pour la présente
édition numérique)

Aux éditions Ragage,

Emprises [de vue], Photographies d'Alain Deljarrie, Textes de
Dahlia, 2008

La présente édition d'*Adore* a été entièrement revue,
corrigée et augmentée par l'auteure pour la version
numérique.

Chloé Saffy

ADORE

Collection eMotion

DOMINIQUE LEROY ebook

Ouvrage publié sous la direction de
ChocolatCannelle

Photographie de couverture de Klara Kopf

Si vous désirez être tenu au courant de nos publications, il vous suffit de nous adresser un courrier électronique à l'adresse suivante :

Éditions Dominique Leroy
3, rue Docteur André Ragot, B.P. 313, 89103 Sens, France
Tél. : 33 (0)3 86 64 15 24

email : domleroy@enfer.com

Site internet : [Dominique Leroy ebook](#)

*Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article L. 122-5, d'une part que "les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite" (Article L. 122-4) Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.
All rights reserved. No part of this book may be reproduced in any form, by any means, without the prior written consent of the publisher.*

© 2013 by Éditions Dominique Leroy, France pour l'édition numérique.

ISBN (Triplet) 978-2-86688-813-8

Parution : octobre 2013

*À Aurélien Lemant pour son attachement à
Adore et pour tout ce qu'il est.*

*Please
take this
and run far away
far away from me
I am tainted
the two of us
were never meant to be
all these pieces
and promises and left behinds
if only I could see
In my nothing
You meant everything
everything to me*

And all that could have been, Nine Inch Nails

La première chose qui le réveilla, ce fut le mal de tête. Violent, lancinant. Il avait l'impression que des mains épaisses tentaient de lui briser la boîte crânienne, comme ces enfants qui s'amuse à éclater à coups de pierre les bogues des marrons. La douleur pulsait, obsédante, elle courait sur ses tempes, descendait le long de sa nuque, il avait totalement conscience de cette douleur. Il n'arrivait pas à ouvrir les yeux, car il sentait derrière ses paupières closes une source de lumière dans la pièce. Instinctivement il savait qu'elle allait accentuer la douleur.

C'est quelque chose que l'on sait, quand on a déjà subi la violence des maux de tête, la luminosité et le bruit peuvent en accélérer la brûlure dévastatrice, cette brûlure qui peut immobiliser une personne au calme et dans la pénombre des heures entières. A attendre la délivrance, comme le condamné implore en silence qu'on l'achève. Pour endiguer définitivement la peur tentaculaire qui se déploie et se colle à ses parois internes en un réseau serré de ventouses gluantes.

Pourtant, il n'était pas tout à fait sûr d'être éveillé. Il essayait de porter ses mains au visage – il avait voulu se recroqueviller en position fœtale et caler ses poings sous son menton en un geste de protection dérisoire – mais ses membres demeuraient inertes. C'était la même sensation que lors des siestes languissantes qu'il faisait souvent l'été, quand la chaleur était trop écrasante : il rêvait qu'il se réveillait, mais il était incapable de bouger un seul muscle, alors

il luttait et sortir du sommeil était plus épuisant qu'être réveillé en sursaut.

Il prenait peu à peu conscience que son dos lui faisait mal tant il était raide. Il sentait que la position dans laquelle il se trouvait pour dormir était tout sauf normale. Combien de temps cela lui prit-il avant d'ouvrir les yeux ? Il eut l'impression de faire des efforts comparables à ceux du marathonnien qui entame sa dernière portion de course sous un soleil incandescent et blanc comme la mort. Que les minutes s'étiraient et se dédoublaient juste exprès pour lui rendre la tâche plus difficile.

Ses rétines le firent souffrir un peu quand enfin il ouvrit les paupières. Il reconnut peu à peu son salon, les rayonnages de sa bibliothèque, au mur l'affiche du film *Singapore sling* et cette reproduction de *Summertime* d'Edward Hopper. Il était chez lui, il aurait dû être rassuré.

C'est en baissant la tête qu'il sentit une sueur froide perler le long de sa colonne vertébrale. Il était assis sur ce fauteuil imposant, aux armatures de bois et tressage en osier, qu'il aimait désigner à ses visiteurs, quand lui s'installait plutôt sur un fauteuil de cuir noir dans lequel il s'enfonçait avec majesté. Il connaissait ce fauteuil en osier par cœur, il avait si souvent observé la façon dont les gens avaient du mal à s'y asseoir correctement. Surtout les femmes. Elles ne cessaient de croiser, décroiser les jambes ou les chevilles, cherchant une position confortable. Pareillement, leurs mains avaient du mal à rester en place sur les accoudoirs pourtant très longs mais dont la largeur ne laissait pas beaucoup de place pour installer ses bras comme il faut. Ce fauteuil était son

rite de passage quand il invitait quelqu'un chez lui. C'est seulement quand il connaissait mieux la personne qu'il lui permettait de prendre place dans un des autres fauteuils plus confortables du salon. Il vit que ses bras, des poignets jusqu'aux coudes, étaient solidement attachés aux accoudoirs avec du chatterton noir. Et par-dessus le chatterton, des cordelettes nouées avec précision comme pour dissuader la moindre tentative de mouvement.

Il ne pouvait pas vraiment voir ses jambes, mais il se douta qu'elles subissaient le même sort : il lui était impossible de décoller les pieds du fauteuil. Elles devaient être garrottées des chevilles jusqu'en haut des mollets. C'est à ce moment-là qu'il commença à paniquer. Qu'il voulut ouvrir la bouche ne serait-ce que pour dire « Mais qu'est-ce qui se passe ? ». Mais sa bouche restait hermétiquement close car le chatterton n'avait pas servi qu'à l'immobiliser, il l'avait aussi privé de parole.

C'est seulement quand il eut pris conscience de tout cela – les douleurs, son corps prisonnier, ses lèvres fermées de force, la pellicule de transpiration glacée dans son dos, sa présence paradoxalement rassurante dans son salon – qu'il braqua son regard vers l'encadrement de la porte qui faisait la jonction entre le salon et le couloir menant à la porte d'entrée qu'il reconnut enfin la jeune femme vêtue de noir qui fumait lentement une cigarette appuyée contre l'encoignure, et le regardait.

Anabel.

Bien sûr, elle ne répondit pas quand il énonça silencieusement son prénom. Il devinait le mouvement calme de ses lèvres qui aspiraient la fumée de cigarette, cette fumée qui montait en spirales lentes vers le plafond. Il la devinait plus qu'il ne la voyait, car elle était légèrement dans l'ombre, mais il connaissait par cœur ses gestes de fumeuse, et ses cigarettes Black Devil aux papier et filtre de couleur noire dont il s'était si souvent amusé.

Qu'est-ce que tu fous là, à fumer dans mon appartement, j'ai horreur de ça, j'ai horreur que tu écrases tes mégots dans les soucoupes de mes tasses à thé et je suis sûr que tu vas encore le faire.

Elle sortit de la pénombre et avança vers lui, un bras passé en travers de son ventre, l'autre qui tenait la cigarette était dressé vers le plafond comme un périscope. Il eut soudain pleinement conscience qu'elle l'absorbait littéralement dans ses prunelles. Elle l'observait sans hâte avec une assurance qui lui envoya une décharge d'angoisse si violente qu'il eut la sensation d'un trou béant à la place de l'estomac. Il aurait voulu se dérober à son regard ; il aurait bien sûr pu tourner la tête, mais son mal de crâne était loin d'être dissipé et chaque mouvement lui rappelait la raideur de sa nuque.

Anabel se posta face à lui. Contre toute attente, elle s'accroupit devant le fauteuil et sa position lui rappela ces oiseaux de proie, immobiles et qui jaugent avant de s'élancer vers leur prise. Elle ne disait toujours rien, seule sa respiration ténue pour inhaler et exhaler le tabac fendait le silence de la pièce. Au souffle d'Anabel vint se mêler le sien, de plus en plus saccadé, rendant le contraste effroyable. Quelle heure était-il ? À travers les rideaux tirés à demi, il distinguait une nuit d'encre, que les lumières de la rue piquetaient çà et là d'orangé et de jaune. Il vit aussi qu'elle avait fermé les fenêtres, malgré la chaleur collante de cette fin de mois de juillet ; la nausée le gagnait.

Mais à quoi tu joues ? C'est quoi cette mise en scène dégueulasse, tu veux me rendre malade, qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce que tu veux ?

Les mots roulaient en lui, furieux et impuissants, et il enrageait que sa seule respiration puisse s'échapper de son corps. Il essaya tant bien que mal de se défaire de ses liens, mais le réseau de cordes et de chatterton était diaboliquement posé – *un vrai travail d'artiste* pensa-t-il un instant, et il se rappela qu'elle avait étudié le bondage avec un ami photographe. Il se rendit compte que même son torse était barré d'un grand X en chatterton qui se croisait dans son dos et le retenait au dossier de son fauteuil. Elle se releva et se dirigea vers la bibliothèque pour écraser le mégot dans une soucoupe qu'elle avait posé sur l'une des étagères.

Puis elle tira le fauteuil – son fauteuil – de cuir face à lui. Elle était pieds nus et manqua de se coincer le gauche sous le meuble, ce qui lui fit pousser un

grognement. Quand elle s'assit sur le fauteuil, genoux relevés, pieds posés sur le rebord, il n'était plus que suspendu à ses gestes, mais surtout à sa bouche dont il attendait les mots avec une rage inutile.

Allez parle petite conne, qu'est-ce que tu attends ?

Parce qu'elle était placée sous la lumière, il vit qu'un peu de sueur perlait à la naissance de son décolleté, un débardeur rouge carmin assombri d'une auréole. Elle gardait pourtant un gilet qui couvrait ses bras, sa silhouette complétée d'un pantalon de toile noire. Il ne l'avait connue que vêtue de rouge, de noir et parfois de mauve. Il aurait donné n'importe quoi pour l'attraper par le décolleté, arracher ce gilet, imprimer la pression de ses doigts dans ses épaules et la secouer. Fort. Longtemps. Jusqu'à. Jusqu'à ce qu'elle.

Parle, mais bon Dieu parle !

— Aujourd'hui ça fait deux mois que tu m'as quitté. Ça fait donc deux mois que tu n'as plus entendu ma voix. Ça t'a manqué ?... Moi en tout cas, j'en ai eu plein le dos de parler avec ton répondeur. Toi tu es le salaud qui m'a congédiée par SMS. Tu voulais devenir une entité virtuelle à mes yeux, tu crois que c'est en faisant comme ça qu'on peut disparaître aux yeux de quelqu'un ? Mais dans quel monde vis-tu, Verlaine, tu peux me le dire ?

Anabel était à bout de souffle. Entendre son prénom ainsi prononcé par elle, ce prénom si lourd à porter qu'elle avait toujours murmuré avec respect lâché là avec hargne, le secoua comme une décharge électrique.

— Tu peux me le dire... ?

Sa voix s'éteignit dans la dernière syllabe. Son regard triste et rageur.

— *Si seulement je te disais ce qui s'est passé le jour où je t'ai quitté, crois-moi, tu serais encore plus triste que ça.*

Cela fait une semaine que Verlaine ne prend plus les appels d'Anabel. Une semaine qu'il esquive chaque fois qu'il voit son prénom s'afficher sur l'écran du téléphone portable, une semaine qu'il écoute l'unique message qu'elle laisse quotidiennement sur son répondeur et qui est presque toujours le même « Verlaine, c'est Anabel, j'espère que je n'appelle pas dans un mauvais moment... J'ai besoin de te voir. Appelle-moi quand tu veux, tu sais que je ne me couche jamais tôt... Je t'embrasse. », et qu'il ne la rappelle pas. Il laisse le répondeur faire une partie du sale boulot à sa place. Plus il attend plus il a honte, plus il a honte moins il a de courage. Il faut qu'il la quitte, il ne sait pas exactement pourquoi d'ailleurs. Parce qu'elle a dix ans de moins que lui ? Parce qu'elle prend trop d'importance ? Parce qu'il ne veut pas renoncer à toutes ses autres qu'il aime courtiser et baiser en artiste et en vicieux ? Ou peut-être tout simplement parce qu'elle lui fait peur. Ses rires éclatants. Son appétit incroyable en toutes choses. Sa façon de le regarder en souriant tranquillement comme s'il ne pouvait rien lui dissimuler. Il a peur de ce qu'elle pourrait découvrir, peur de ne pas être à la hauteur, peur qu'elle ne soit pas à la hauteur. Il ne sait pas ce qui le pousse à vouloir ainsi saboter ce qu'il ne comprend pas.

Recevoir un SMS à treize heures et surtout un dimanche ne lui arrive presque jamais. Il sait que c'est elle avant même de le lire. Elle lui dit qu'elle doit voir une amie pour l'aider à travailler sur un texte, mais

elle sera libre en fin d'après-midi, elle veut passer le soir, il n'a qu'à choisir l'heure, elle y sera, qu'il ne refuse pas. Verlaine est souvent attendri bien qu'il tente de s'en défendre, par ce mélange de délicatesse et de détermination. Il n'a jamais pu s'empêcher de la gronder à chaque fois qu'elle lui a fait un cadeau ou qu'elle a eu une attention - offrir un CD qui lui plaira, ou arriver chez lui à l'heure du goûter avec son thé et ses gâteaux favoris même si elle a dû traverser tout Paris pour aller les acheter. Aujourd'hui il n'est pas attendri, il est angoissé par la tension qui couve dans ce message. Ne pas refuser ? Mais il veut, il *doit* arrêter tout ça. Que peut-il bien répondre à une jeune femme capable de sauter dans le dernier métro quand il la convoque pour la torturer délicieusement avant de lui faire l'amour et qui repart à l'aube, les yeux cernés, décoiffée parce qu'il ne veut pas dormir avec elle et qu'il doit se lever seulement quatre heures plus tard ? Il sait que son périmètre d'action est ainsi fait que quel que soit l'endroit où elle se trouve, si elle décide de venir cela prendra une demi-heure tout au plus.

Verlaine garde les yeux sur son portable. Que peut-il répondre ? Rien. D'ailleurs il ne répond rien. Et pour faire bonne mesure, il aimerait ne penser à rien. Quand il est angoissé, il s'enferme chez lui pour tout remettre en ordre : ranger son appartement, dépoussiérer les étagères, récurer la salle de bains, classer des papiers. Ça le canalise. Plusieurs femmes lui ont fait remarquer que son intérieur était incroyablement propre et ordonné, comme si c'était suspect ou étrange. Aujourd'hui il n'a pourtant aucune envie de faire le ménage. Il aimerait sortir s'oxygéner mais une pluie fine tombe dehors, première fausse note d'un mois de mai qui a été par ailleurs doux et ensoleillé. Combien de temps reste-t-il à regarder les

gouttes dégringoler le long des vitres ? Il ne peut s'empêcher de penser à Anabel qui « aide une amie à travailler un texte » quelque part dans Paris. Quelle amie, quel texte ? Il ne le saura jamais. S'il s'agit d'une étudiante qu'elle aide à préparer un exposé, une apprentie comédienne qui doit répéter une scène, une pigiste qui a un article à rendre. Il sait que la plupart des amis d'Anabel gravitent tout comme elle dans le monde littéraire, ce qui ne l'a jamais surpris car il a toujours vu en elle une intellectuelle qui serait affligée d'un léger syndrome de Stendhal. Une hyper-sensible qui l'impressionne par sa culture et son goût très sûr pour la littérature et le cinéma, teinté parfois de péchés de jeunesse dans certains de ses choix. Lors de leurs joutes intellectuelles, bien qu'il ait toujours eu le dessus il a souvent été surpris par sa capacité à le pousser dans ses retranchements.

Il n'en peut plus de rester planté devant cette fenêtre. Il traverse brusquement l'appartement jusqu'à la salle de bains. Il ouvre les robinets de la baignoire, ferme la bonde, attend qu'elle se remplisse dans un nuage de vapeur si épaisse qu'elle emplit toute la pièce. Il ôte ses vêtements et entre dans la baignoire. Il aimerait bien fondre là dans l'eau chaude et disparaître, dériver. Ou plutôt non, il aimerait s'y enfoncer et n'en ressortir que le lendemain. Pour à nouveau se laisser happer par toutes les activités de la journée et ne plus penser à elle. Il s'allonge dans la baignoire. Sa tête s'enfonce lentement dans l'eau, son épaisse chevelure noire s'y déploie, seul son visage émerge à la surface, masque impassible, Ophélie masculine prête à se noyer. Les oreilles immergées, il n'entend plus rien, là, il se sent bien. Verlaine se redresse légèrement pour appuyer sa tête contre la faïence de la baignoire. L'eau chaude l'engourdit si

bien qu'il a l'impression de s'enfoncer dans un lit blanc et compact qui l'assouplit peu à peu.

C'est le bip du portable qu'il a laissé dans le salon qui le réveille. Verlaine marque un temps avant de sortir de la baignoire, il est légèrement étourdi. Puis il se regarde dans le miroir qu'il a essuyé du plat de la main, cheveux encore humides mais déjà presque froids, il frissonne. Le portable ne clignote plus, mais ce qu'il lit lui fait l'effet d'une secousse sismique « qui ne dit mot consent, j'ai envie de te voir, j'ai besoin de te voir, tu me manques, tu as besoin que je te bouscule, j'arrive. ». Le SMS a été envoyé il y a dix minutes déjà.

Verlaine est mangé d'angoisse et d'exaspération, il s'en veut de n'avoir pas empêché cela, il enfile son jean et son pull noir à col roulé à la hâte, il a chaud et froid à la fois. Il n'en revient pas du culot d'Anabel, la colère l'envahit. Jusqu'à présent, c'est toujours lui qui a provoqué, convoqué, révoqué. Cette fille ne se conforme pas aux règles du jeu. Elle va à l'encontre du beau scénario qu'il s'était imaginé. Premièrement, je la laisse. Deuxièmement, elle se lasse. Troisièmement, bientôt une autre la remplace. Tu parles ! Il aurait dû se douter qu'avec elle, ça ne fonctionnerait pas. Il réalise qu'elle va bientôt arriver. Il est submergé. Il se demande de quoi il a peur : rien ne l'oblige à ouvrir la porte. Le bip du portable. « Un voisin m'a ouvert la porte cochère, je suis dans le sas d'entrée. Ouvre-moi s'il te plaît, tu m'engueuleras après si tu veux. »

Verlaine a un réflexe de survie. Il verrouille sa porte, éteint les lumières, coupe la boucle sonore de l'ordinateur dont la playlist joue encore dans sa chambre. Verlaine a peur d'une fille de vingt-cinq ans

qui, décidée, attend dans le sas d'entrée de son immeuble qu'il veuille bien lui faire un signe. L'écran de son portable le regarde sournoisement, comme s'il le mettait au défi de pousser aux dernières extrémités la logique de sa lâcheté. Il vient un moment où l'on ne cherche même plus à sauver les apparences, où cesse tout effort, où l'on n'est plus qu'un être primaire dans ce qu'il a de plus cru et ignoble. Il tape à toute vitesse un énorme mensonge « Je ne suis pas chez moi, mais chez une amie. ». Peut-être le mensonge le plus crédible, mais aussi le plus cruel, il espère que la simple mention de cette amie va la faire déguerpir, au pire, elle va l'appeler, il ne décrochera pas et il effacera ensuite un message où elle va l'insulter dans un flot de mots rageurs et précipités comme le font toutes les femmes blessées et amoureuses. Elle va s'en aller, c'est sûr.

« Très bien. Quand reviens-tu ? »

Verlaine suffoque à la lecture de ce message. Il entend dans ces mots toute la volonté inébranlable de la femme qui ne cédera pas. La pluie frappe interminablement les vitres, il a même l'impression qu'elle s'est amplifiée depuis le début de l'après-midi. Il se représente Anabel qui dans sa hâte, a traversé Paris sans même prendre de parapluie, il la voit presque grelottant de froid dans le sas, les mains crispées sur son téléphone, prête à pleurer d'énervement. L'imaginer avec une allure de rat noyé, les cheveux plaqués sur le crâne, des mèches dégoulinantes sur ses joues, le maquillage s'écoulant en rigoles sales jusqu'au cou, l'aide à se ressaisir. Ah elle doit être belle comme ça. Il va lui apprendre, plus jamais elle ne se permettra de venir forcer sa porte, plus jamais elle n'outrépassera la limite qu'il lui a

fixée. Verlaine tape sur son portable avec la rage froide de celui qui éprouve une forme de soulagement à l'idée d'une mise à mort de ce qui se met en travers de son chemin. « Ce qui a débuté est terminé Anabel. Alors arrête et laisse-moi s'il te plaît. Que tu l'acceptes ou non n'y changera rien, c'est ainsi. » Envoi. Accusé de réception.

Il imagine, six étages plus bas, Anabel se fissurant sur place comme une poupée de porcelaine qu'on vient de frapper contre un mur. Il entendrait presque son cœur s'écarteler, et l'étouffer de l'intérieur. Il en est accablé, mais la colère ne le lâche pas, il fait les cent pas dans son appartement, muscles tendus à l'extrême. Qu'elle s'avise d'attendre qu'un voisin lui ouvre le sas et qu'elle monte jusqu'ici, elle sera reçue.

Son portable bipe à nouveau. Sur l'écran, deux mots seulement. « Au revoir. » Combien de temps s'est écoulé entre ce message et celui qu'il lui a envoyé ? Dix minutes, un quart d'heure à peine. Il se rend compte qu'il est un peu plus de dix-huit heures. Cela fait une heure qu'il est sorti de la salle de bains pour ce règlement de comptes par écrans interposés. « Au revoir. » Elle doit être partie maintenant. Verlaine déteste parler au téléphone. Verlaine préfère les sms, c'est propre, c'est précis, on évite de se mettre en danger. Il marche jusqu'à la cuisine, ouvre le frigo, boit une grande lampée de lait, le liquide frais et douceâtre le remplit comme un baume. Verlaine déteste parler au téléphone, pourtant il va chercher son portable, ouvre le menu pour accéder au répertoire, fait défiler les prénoms à la manière anti-alphabétique pour ne pas buter sur celui d'Anabel. Il a du mal à faire son choix. Il s'arrête sur Léonore. Léonore toute jeune divorcée, un petit garçon qu'elle

prend une semaine sur deux, du dimanche dix-huit heures au dimanche dix-huit heures. Et qui, dès qu'elle se retrouve à nouveau seule réclame sa dose de baise violente, à quatre pattes dans toutes les pièces de son appartement, avec si possible des « salope », des « dis-moi que tu aimes ça quand je te déchire » pour ponctuer chaque coup de reins, chaque tirage de cheveux au creux de son poing. Il enclenche la touche verte qui compose le numéro de Léonore. Il bande déjà à l'idée de se vider en elle des derniers restes d'Anabel.

Parce qu'il n'a pas su l'aimer totalement, l'aimer comme il aurait dû, l'aimer comme elle le mérite, il la quitte comme le dernier des connards et va la noyer dans une autre qui ne lui inspire pas le quart des secousses qu'elle a provoqué chez lui en huit semaines de rendez-vous, qui se sont éparpillés comme des feuilles tombant dans le lit d'une rivière silencieuse.

Le livre, l'auteur :

Auteur : Chloé Saffy

Photographie de couverture : Klara Kopf

Titre : ADORE

Paris, un mois de juillet étouffant. Verlaine s'éveille péniblement. Ligoté et bâillonné dans son propre appartement. Au cœur de cette atmosphère lourde et moite, il voit émerger de l'ombre Anabel, qu'il a quittée deux mois plus tôt sans explication. Le temps est venu pour elle de parler. Pour lui, dévoré par la frustration et réduit à répondre silencieusement, celui de l'écouter.

Commence alors un étrange face à face. Et tandis que la séquestration avance crescendo, se déploie en contrepoint le récit de leur histoire amoureuse.

Entre questionnements et accusations, explications muettes et révoltes silencieuses, sous l'atmosphère oppressante d'une nuit d'été, se tisse un roman d'amour fort, aux accents érotiques troubles.

Adore est le premier roman de Chloé Saffy. Pour cette publication numérique, le texte a été entièrement revu par l'auteure. Il s'agit du premier titre de la collection eMotion.

Collection eMotion. Du papier au numérique, des œuvres qui bouleversent leurs lecteurs.

Éditeur : Dominique Leroy

Collection dirigée par ChocolatCannelle

<http://dominiqueleroy.izibookstore.com/>

ISBN : Triplet 978-2-86688-813-8

PDF : 978-2-86688-814-5

ePUB : 978-2-86688-815-2

Mobi/Kindle : 978-2-86688-816-9

Chloé Saffy

ADORE

Paris, un mois de juillet étouffant.

Verlaine s'éveille péniblement. Ligoté et bâillonné dans son propre appartement. Au cœur de cette atmosphère lourde et moite, il voit émerger de l'ombre Anabel, qu'il a quittée deux mois plus tôt sans explication. Le temps est venu pour elle de parler. Pour lui, dévoré par la frustration et réduit à répondre silencieusement, celui de l'écouter.

Commence alors un étrange face à face. Et tandis que la séquestration avance crescendo, se déploie en contrepoint le récit de leur histoire amoureuse.

Entre questionnements et accusations, explications muettes et révoltes silencieuses, sous l'atmosphère oppressante d'une nuit d'été, se tisse un roman d'amour fort, aux accents érotiques troubles.

Initialement publié aux Editions Léo Scheer, *Adore* est le premier roman de Chloé Saffy.

Pour cette publication numérique, le texte a été entièrement revu par l'auteure. Il constitue le premier titre de la collection eMotion.

DOMINIQUE LEROY ebook

